

gieux ; & c'est précisément sur moi que la Providence a fait tomber un poids si accablant. J'espere qu'elle me soutiendra , & qu'elle me donnera cette prudence & cette force , tout-à-la-fois si nécessaires , pour gouverner selon les regles de la justice & de l'équité.

Je travaille à prendre la connoissance la plus exacte des affaires que m'a laissé mon prédécesseur , & qui ne peuvent se terminer qu'après un long examen.

Vous me ferez un véritable plaisir de m'apporter ce que vous m'avez écrit sur des choses qui ont rapport à cet objet , & de ne les confier qu'à moi seul.

Vous me trouverez comme vous m'avez toujours connu ,

aussi étranger aux grandeurs qui m'assiégent , que si je n'en favois pas même le nom ; & vous pourrez me parler avec la même franchise que vous me parliez auparavant , parce que la Papauté m'a encore donné un nouvel amour pour la vérité , & une nouvelle conviction de mon propre néant.

*A Rome , ce 21 Septembre.*

---



---

LETTRE CXXX.

*A un Seigneur Portugais.*

Vous ne devez pas douter , Monsieur , que je n'aie tout l'empressement possible pour resserrer plus que jamais les nœuds qu'on a voulu rompre entre la Cour de Rome & celle de Portugal. Je

n'ignore point quelle fut de tout temps la liaison intime qui régna entre ces deux Puissances, & je ferai charmé de remettre les choses sur l'ancien pied ; mais comme Père commun des Fideles, comme Chef de tous les Ordres Religieux, je ne ferai rien que je n'aie examiné, pesé & jugé selon les loix de la justice & de la vérité.

A Dieu ne plaise qu'aucune considération humaine puisse me décider ! J'aurai déjà un compte assez rigoureux à rendre à Dieu, sans charger encore ma conscience d'un nouveau péché ; & c'en seroit un énorme, de proscrire tout un Ordre sur des rumeurs, sur des préventions, & même sur des soupçons. Je n'oublierai point,

qu'en rendant à César ce qui appartient à César, je dois rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu.

J'ai déjà chargé quelqu'un de parcourir les Archives de la Propagande, & de me procurer la correspondance de Sixte-Quint, mon illustre confrere & mon prédécesseur, avec Philippe II. J'exige, outre cela, qu'on me remette les chefs d'accusation, appuyés de témoignages qu'on ne puisse rejeter. Je deviendrai secrètement l'Avocat de ceux dont on me demande la ruine, afin de chercher en moi-même tous les moyens de les justifier, avant de rien prononcer.

Le Roi de Portugal est trop religieux, ainsi que les Rois de

300 LETTRES DU PAPE  
France, d'Espagne & de Naples,  
pour ne pas approuver mon pro-  
cédé.

Si la Religion exige des sa-  
crifices, toute l'Eglise m'enten-  
dra, &.....

Je voudrois bien que la Pro-  
vidence ne m'eût pas réservé  
pour des temps aussi calamiteux;  
car, de quelque maniere que j'a-  
gisse, je ferai des mécontents,  
j'occasionnerai des murmures, &  
je me rendrai odieux à une mul-  
titude de personnes dont j'envie  
l'estime & l'amitié.

Je me regarde comme ces Pro-  
phetes que Dieu suscitoit au mi-  
lieu des tempêtes, & comme ces  
hommes que leur rang expose au  
combat, quoiqu'ils n'ayent que  
des vues de paix, mais qui par

CLÉMENT XIV. 301  
leur poste, se trouvent nécessai-  
rement obligés d'agir.

Tout est entre les mains de  
Dieu; qu'il dirige ma plume, ma  
langue & mon cœur, je me sou-  
mettrai à tout, & je ferai tout ce  
qu'il faudra faire, sans en redouter  
les suites, &c.

---

---

LETTRE CXXXI.

*Au R. P.\*\*\*, Religieux de ses amis.*

SI vous me croyez heureux,  
vous vous trompez. Après avoir  
été agité tout le jour, je me ré-  
veille souvent au milieu de la  
nuit, & je soupire après mon  
cloître, ma cellule & mes livres.  
Aussi puis-je dire que je regarde  
avec envie votre position. Ce qui

me rassure , c'est que le Ciel lui-même m'a placé sur la Chaire de Saint Pierre , au grand étonnement du monde entier ; & que , s'il me destine à quelque œuvre importante , il me soutiendra.

Je donnerois tout mon sang , Dieu le fait , pour que tout fût pacifié , pour que tout le monde rentrât dans son devoir , pour que ceux qui ont déplu voulussent se réformer , & qu'il n'y eût ni division , ni suppression.

Je n'en viendrai aux dernières extrémités , que pressé par de puissans motifs , afin que la postérité me rende au moins justice , au cas que mon siècle vînt à me la refuser. Ce n'est pas là ce qui m'occupe , mais bien l'Eternité.

redoutable pour tout le monde , & sur-tout pour les Papes.

Je vous ferai rendre ma réponse sur ce que vous me demandez. Vous saurez que je n'oublie point mes amis , & que si je ne les vois pas aussi souvent qu'autrefois , c'est que les affaires & les sollicitudes me servent de sentinelles : on les trouve à ma porte , dans ma chambre , dans mon cœur.

Faites mention de moi à mes vieilles connoissances : je pense quelquefois à l'étonnement où elles ont dû être en apprenant mon élévation.

Vous direz sur-tout à celui avec qui j'ai étudié , qu'il n'avoit pas bien prophétisé , quand il disoit à nos camarades , que j'irois sûrement finir mes jours en France.

Il n'y a pas d'apparence que cela se réalise, ou je serois donc destiné pour des choses bien extraordinaires. Je suis toujours votre affectionné, CLÉMENT.

*A Castelgandolfe.*

---

LETTRE CXXXII.

*Au R. P. AIMÉ DE LAMBALLE,  
Général des Capucins.*

JE vous suis sincèrement obligé des prieres que vous adressez au Ciel pour ma conservation. J'en ai doublement besoin, comme Particulier & comme Chef de l'Eglise. Je m'unis à toutes vos peines, à tous vos travaux, bien convaincu que vous souffrez en esprit de pénitence, & d'une maniere agréable à Dieu.

Si vous restez long-temps à Paris, comme je le crains, à raison de votre incommodité, vous aurez occasion d'y voir Monsignor Doria que j'aime de toute la plénitude de mon cœur, comme un Prélat qui fera un jour la joie & l'honneur de l'Eglise. Je vous vois au milieu d'un monde, où il y a de grands vices & de grandes vertus; & où, par une providence toute particuliere, le zele du Roi Très-Chrétien & de toute la Famille Royale pour la Religion, & la grande piété du Prélat qui occupe le Siege de Paris, arrêtent les progrès de l'incrédulité.

Amenez avec vous quelque Religieux François qui, par sa science, honore ici sa Nation.

Les Dominicains penserent sagement, quand ils appellerent à la Minerve le P. Fabrici, votre digne compatriote, qui perpétue la gloire de son Ordre par son érudition.

Si votre maladie ne vous empêche point d'aller rendre vos hommages à Madame Louise, je vous charge de lui dire que je suis toujours dans l'admiration du sacrifice qu'elle a fait. Assurez tous vos confreres que je les aime sincerement dans notre Seigneur, que je les exhorte à vivre toujours d'une maniere digne de notre Fondateur.

Je parlerai au Cardinal de Bernis sur ce que vous desirez. On vous demande souvent en France de ses nouvelles; car je

fais qu'il est aussi cher aux François qu'aux Italiens.

Je souhaite vous revoir en bonne santé; & je suis tout à vous comme par le passé.

*Signé* CLÉMENT XIV.

*A Rome, ce 2 Avril 1773.*

